

Le temps est l'être qui,
en étant,
n'est pas,
et,
n'étant pas,
est.

G. W. F. Hegel

LE TEMPS DE L'HOMME

Introduction

Le temps est le temps de chacun de nous. Seule la conscience, voulant s'en informer, dégage une morphologie propre à son intériorité. C'est le sens du discours augustinien sur le temps. Saint Augustin connaissait bien le temps sans pouvoir néanmoins l'expliquer. Dire le temps, rejoint l'expérience de débusquage de notre moi profond et sédimenté, de notre intuition, et *in fine* des fragments pour une recomposition sémantique. Ce premier palier appartient au temps humain, sécable en simultanéité, limitable en durée mais toujours non réversible. C'est le temps des poètes, de la nostalgie et du romantisme littéraire en général qui l'a si bien exprimé. Nous le retrouvons dans sa forme poétique, comme dans

Abdelkader BENARAB

le *Lac de Lamartine*, où viennent se mêler les frais embruns des amours mélancoliques, dispersés par le temps. C'est aussi une forme de temps que Camus a exprimée dans sa mêlée d'âme troublée sur l'Algérie et ses hommes. Ou encore le temps chez le romancier italien Dino Buzzati, avec ses prolongements philosophiques : un Cronos dévorant ses propres enfants, les fossilisant dans l'immobilisme des attentes inessentielles et absurdes. Le temps transparait aussi sous un faisceau de lumières changeantes dans l'art. Si la peinture ou la sculpture par les effets de leur composition en expriment chacune la vision liée au monde qu'elles interrogent, la photographie par exemple, demeure l'expression artistique qui tend le plus vers l'éternisation du temps, en se fondant en lui, dans une communion parfaite. Tous ces exemples montrent le temps objectif, mesurable, inatteignable cependant. Proust, dans sa *Recherche du temps perdu*, involontairement réfère à la fugacité de l'instant, par le biais des sortilèges de la nostalgie. Il y imprime son désir de réappropriation d'un vécu à jamais disparu. L'*étant* proustien n'est plus : sa mémoire est un souvenir de fragments de vie, aux saveurs insipides, incapables de faire revenir un bonheur d'un lointain jadis. Mais la littérature de l'exil est peut être la recherche la plus substantielle, pour tenter de cerner la phénoménalité insondable du temps. Elle pose un lieu inaccessible. Lieu de l'enfance et du paradis perdu, elle le confond avec l'espace qui le génère. L'exil met à nu cette ruine du temps spatial et son caractère non interchangeable, car les lieux ne sont pas équivalents. La mémoire de l'exil accentue l'impossible retour, infidèle qu'elle est dans son élan perfide à embellir le souvenir du passé. Ce temps linéaire est celui de l'homme.

Parallèlement nous retrouvons posé le temps divin. Au-delà de ses aspects phénoménologiques, le temps linéaire que nous venons de décrire caractérise l'existence humaine, s'incurve dans le cycle de vie de l'homme, délimite sa fin dernière. Le temps divin est une conscience transcendantale, pure, dégagée des expériences du sensible et de toutes les données humaines. Il est inscrit dans le hors temps non balisé, hors

des méridiens géographiques que l'espace-temps impose. Il est dans le dépassement des insuffisances ontologiques, rappelant la perspective eschatologique qui délimite la fin de l'Histoire humaine et se décline en une métaphysique du Salut. C'est le temps théologique, de l'éternité, de l'incorruptibilité. Entre le temps humain et le temps divin s'inscrit en creux le point de non rencontre de ces deux horizons irréductibles. Le temps incarne Dieu. Dieu est stable dans son Royaume, loin des turpitudes de l'éphémérité temporelle, conséquence de notre finitude. Le christianisme, selon les Pères, n'est pas fait pour vivre dans le temps. Il est cyclique dans sa répétition mécanique, récurrent dans ses processus répétitifs, sans atteindre la subjectivité totale : véritable temporalité de la foi. Comme l'exprime Michel Foucault dans ces lignes : «Comment et quand se fera ce retour de Dieu qui nous est promis? Que faire de ce temps qui est comme en trop?»⁽¹⁾

De même, dans la pensée coranique, nous retrouvons ces cycles utilisés comme ordonnancement mondain, dans l'attente de l'Heure (قيام الساعة), l'Heure qui advient, l'échéance du Jugement Dernier. L'Islam plus que le Christianisme enjambe la Durée (الدهر) sans l'anéantir. Le temps en Islam est une constellation, une immensité astrale (والعصر) par laquelle Dieu jure, et fait sommation à l'homme, contre l'ici-bas corrompu, rappel contre l'oubli et le doute, car : «En vérité, l'Heure va arriver : pas de doute là-dessus» (40, 59). Contre le doute et l'oubli, l'homme est interpellé sans cesse. Le Coran multiplie les injonctions pour que l'homme respecte les mandements de Dieu. Rappels également qui attirent l'attention sur l'observance culturelle parmi les fidèles dont le quotidien machinal les font s'éloigner de la vraie foi, à cause des alternances des pratiques menées sous l'emprise d'un automatisme instinctif.

(1) cité par H. Bourgeois, M. Joujon, P. Gibert. *L'expérience chrétienne du temps*. Cerf, 1987, p.25.

LA FUITE DU TEMPS

L'homme s'est toujours trouvé en prise avec le temps. Il n'est pas une question philosophique ou religieuse qui n'ait abordé la question du temps sous les différents aspects que son existence appelle à élucider. Ce désir de connaître le temps, de l'expliquer, de saisir son essence constitue une aporie sur son existence même. Depuis l'Antiquité, on ne cesse de s'enfoncer dans le maquis inextricable des essais et des tentatives d'explications, pour dégager un sens à ce qui semble ne point en détenir ; sans se laisser pour autant enfermer dans des catégories établies, telles que le temps et l'espace objectifs. Si nous sommes devant une telle difficulté, comment parler alors du temps? Comment le définir, l'analyser, lui trouver un ordonnancement, un classement, une discipline qui peut en exposer les caractéristiques, sa causalité et la finalité dernière de son existence? Nous en parlons seulement pour nous frayer un chemin dans l'entrelacs de ses manifestations les plus évidentes, dire ses apparitions fantomales proches et lointaines, dans l'empreinte ineffaçable de ses décisions, de ses décrets irréfragables qui frappent et organisent le destin humain, sans possibilité d'action, ni prise sur lui. L'effort auquel nous tendons, le temps que nous consacrons au temps, le temps pour le dire, se limite souvent à des expositions didactiques et à des formes narratives, aux allures allégoriques, dans leurs formes épiques, sans atteindre à la force motrice, celle qui s'apparente à l'essence même du temps.

«Qu'est ce donc que le temps?» se tourmentait pieusement l'évêque d'Hippone. «Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus».

C'est une évidence pour Saint Augustin dans la perception que sa conscience a de cette phénoménalité perceptive, sans la pénétrer plus avant. En voulant pénétrer le temps, il s'est heurté au mystère de son expérience insaisissable. Le temps ne se donne comme tel, que dans son passage

irréversible, par son incessante échappée.

«Pourtant, je le déclare hardiment, je sais que si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; que si rien n'arrivait, il n'y aurait pas de temps à venir ; que si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. Comment donc ses deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité. Donc, si le présent, pour être du temps, doit rejoindre le passé, comment pouvons-nous déclarer qu'il est, lui qui ne peut être qu'en cessant d'être? Si bien que ce qui nous autorise à affirmer que le temps est, c'est qu'il tend à n'être plus»⁽²⁾.

Etre, c'est n'être plus. Telle semble la définition augustinienne sur le temps, saisissable au moment où s'abîme sa raison d'être, dans les méandres du néant du passé. C'est à croire que le temps se définit par la mort du temps.

Mort ne signifie point non être, mais être dans le non être. Cette idée de non être rejoint la transcendance inatteignable par l'homme, caractérise le royaume des Cieux où le temps intègre le règne d'un Dieu qui exempte l'homme de toute équivoque sur sa création/explication, et *in fine* lui suggère souverainement l'appartenance substantielle du temps à l'ordre exclusif du divin.

Ainsi, réfléchir sur le temps, c'est relever le défi d'une notion énigmatique, quelque peu indiscernable. L'essence temporelle est irréductible par sa nature imperméable à l'approche générique. Le paradoxe qui enserre cette notion et empêche son décryptage est celui-là

(2) Augustin d'Hippone. *Les Confessions*, (trad. J.Trabucco). Garnier-Flammarion, 1964, chap. 4, Livre XI, p. 264.

même qui lui confère la plus ample créance, dans le développement des proses littéraires et les évocations poétiques. C'est dans cette orientation que les textes d'un Lamartine se dévoilent dans la profonde sagacité de ses élans romantiques, déploient leur verve inépuisable, caressent le doux passage du zéphyr amoureux, des temps de jadis. Le murmure du passé Lamartinien se décline selon une palette de nuances infiniment chargées d'inflexions, où débordent les jouissances nostalgiques de l'innocence heureuse. Voyons ce pathétique appel au passé :

*«Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle, emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?»⁽³⁾*

Impossible halte. Point de répit. Malgré les implorations du poète et sa détresse lancinante pour retrouver le passé qui n'est jamais passé. Une larme versée aurait-elle pu me consoler des traces du passé? وإنَّ شفائي و إنَّ شفاي س'était déjà écrit, dans les temps antéislamiques, le Roi Errant Imrou'l Qays.

*«Ô temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !
Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
Coulez, coulez pour eux»□*

Une figuration poétique où viennent se dissoudre les chagrins d'amour de l'auteur, emportés par le flot du temps. Ce n'est pas sans rappel que cette méditation opère une conversion spirituelle, une traduction de la

(3) Alphonse de Lamartine. *Le Lac, (Méditations XIII), Les Méditations poétiques.* Paris : Gallimard, (La Pléiade, Œuvres poétiques complètes), 1963, pp 38-39.

chose poétique en sentiment religieux, où le temps humain communit avec Dieu. Le titre même de son recueil *Méditations poétiques* est l'expression d'un ermitage, volontairement éloigné des conditions roturières de ses semblables, pour en faire sienne la noblesse évangélique. Le temps qui appartient à Dieu, ou qui se confond avec ses attributs, rappelle la mort comme matrice de la tourmente existentielle. C'est incontestablement le point de commencement de toute angoisse humaine, dans l'attente de sa propre disparition. La seule adjuration qui le console, tant soit peu, est de ramener le temps à sa dimension humaine, reflet de sa propre condition d'homme, sur fond d'impuissance ontologique. Le temps ainsi devient fleuve, coulée, fuite, ou je ne sais quelle autre périphrase, à même de mieux l'exprimer, à défaut du temps divin, à la fois innommable dans sa substance et ineffable dans son expression ; car comme le disait Pascal «*Les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature*». A dessein, l'intention poétique de Lamartine, à travers ses méditations mystiques, rappelle son lien nécessaire à la religion à laquelle la muse poétique s'identifie.

Dans un contexte proche, mais dont l'approche temporelle reste bien différente, nous retrouvons *A la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. Dans ce roman fleuve s'entrecroisent des motifs mondains qui composent une domesticité omniprésente, où vient s'abreuver la mémoire involontaire du narrateur, tournée vers une temporalité éminemment nostalgique. Les innombrables détails, les petits objets, les odeurs, et toutes sortes de petites sensations forment un canevas d'univers, réduit essentiellement aux souvenirs du passé, que la mémoire transpose dans le présent du narrateur, peuplé de doux sortilèges.

Écoutons l'auteur s'exprimer sur le temps et sa vision du passé.

«Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus

fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir»⁽⁴⁾

C'est une seconde vie pour lui. Le temps proustien n'est pas le lac de Lamartine qui emporte paisiblement ses états d'âme. Il coule à contre courant pour féconder paresseusement un présent passif. Ainsi la vue d'un objet, la saveur d'un aliment ou le parfum d'un oranger agit, comme dans la technique de l'image, en fondu enchaîné, pour estomper les contours du présent et recréer un autre présent à partir du passé.

«Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières»⁽⁵⁾

Cette façon de revivre l'extase d'un passé, donne une «permanence fugace» à sa mémoire involontaire, par le biais d'une intense subjectivité de la conscience affective. Plus qu'affective, la conscience proustienne se meut dans le labyrinthe de la solitude malade, à laquelle son état de santé et ses désirs ardents teintés de tendresse peu avouable, le prédisposaient.

Cette réclusion volontaire où sont emmurés ses penchants amoureux inacceptables pour l'époque (homosexualité mal vécue) fait de cet homme doux, un être fragile enfermé dans une fantasmagorie passéiste. Son rapport au temps est circonscrit par le circonstanciel, l'urgence du moment, le besoin immédiat qui le confinent au désespoir, à la souffrance et à la

(4) Marcel Proust. *A la recherche du temps perdu, Tome 1, Du côté de chez Swann*. Bibebook, page 45.

(5) Idem.

confession, augmentant ainsi sa foi objective, au détriment de l'exercice spirituel relevé romantiquement chez Lamartine.

Cependant nul n'a mieux fait dans la description et la philosophie de la fuite du temps que le romancier italien Dino Buzzati dans son roman, *Le désert des tartares*, sorti en 1945. Il est paru chez Robert Laffont, traduit en français en 1949, par Michel Arnaud, puis porté plus tard au cinéma en 1976. C'est un livre qui allie dans une admirable proportionnalité, les canons esthétiques d'un grand roman, avec une pénétration philosophique qui l'apparente aux grandes réflexions métaphysiques. Pour donner une juste idée du temps, développée par Buzzati, prenons connaissance de l'histoire du roman. Au regard des romans classiques, l'action n'est pas résumable, tant elle confine le personnage principal à l'ineptie qu'offre une existence monotone et insipide sur fond d'absurdité existentielle. Drogo, le héros est affecté dans un fort militaire à la frontière du pays du Nord pour défendre le territoire contre l'attaque des Tartares. Il y entre à l'âge de vingt ans et passe toute une vie ritualisée, au rythme d'une attaque tant attendue mais jamais advenue. L'expectative de voir surgir l'ennemi un jour et de pouvoir le repousser devient une attente mythique. L'incipit de cette œuvre puissante embrasse la totalité de l'œuvre et nous fait ressentir les prémisses de ce brouillard mystérieux qui plane sur cette citadelle de l'anéantissement et de la mort.

«Ce fut un matin de septembre que Giovanni Drogo, qui venait d'être promu officier, quitta la ville pour se rendre au fort Bastiani, sa première affectation. Il faisait encore nuit quand on le réveilla et qu'il endossa pour la première fois son uniforme de lieutenant.

Une fois habillé, il se regarda dans la glace, à la lueur d'une lampe à pétrole, mais sans éprouver la joie qu'il avait espérée. Dans la maison régnait un grand silence, rompu seulement par les petits bruits qui venaient de la chambre voisine, où sa mère

était en train de se lever pour lui dire adieu.

C'était là le jour qu'il attendait depuis des années, le commencement de sa vraie vie.

Pensant aux journées lugubres de l'Académie militaire, il se rappela les tristes soirées d'étude, où il entendait passer dans la rue les gens libres et que l'on pouvait croire heureux;

il se rappela aussi les réveils en plein hiver, dans les chambrées glaciales où stagnait le cauchemar des punitions, et l'angoisse qui le prenait à l'idée de ne jamais voir finir ses jours dont il faisait quotidiennement le compte»⁽⁶⁾.

Ecrasé sous le poids d'un déterminisme étouffant, Drogo est anéanti chaque jour un peu plus par ce rien, ce néant, cette attente vaine. Pourtant quelque chose semble errer dans l'enceinte de cette caserne mystérieuse, quelque chose qui s'accroche tenacement à ses murs et lui donne encore l'illusion que quelque chose allait se passer et que l'ennemi allait inéluctablement attaquer. Devenue pour lui nécessaire, il s'habitue à cette attente où, imperceptiblement, les minutes, les heures et les années s'égrènent lentement dans le silence d'une existence morne et sans âme. Dans cette citadelle qui suinte le silence et prépare la mort, le héros ne cherche même plus à s'échapper et rejoindre la vie en dehors de cette garnison. Quelques occasions lui sont offertes pour s'en éloigner et se soustraire à cette vie absurde, mais il se sent cloué dans l'immobilisme. Un immobilisme parfois recherché par le personnage car il garde au fond de lui l'espérance de voir surgir enfin l'ennemi un jour et rapporter sur lui une victoire qui lui assure la gloire.

Transposé sur le plan philosophique, cette prose poétique constitue une allégorie du temps de l'existence. Comme du sable fin qui nous file entre les doigts, sans pouvoir le contenir dans la main, ainsi va de notre existence

(6) Dino Buzatti. *Le desert des Tartares*, incipit.

où la prégnance de la fatalité et du destin régit, au plus profond de nous, les gestes de notre vécu. Mais cet axiome qui nous apprend que la vie est tracée d'avance, de telle sorte que ne peut s'y soustraire, laisse penser que l'homme entretient toujours l'espoir, lueur d'un changement de laquelle toute sa vie tire sa substance.

DRAME DE LA CONSCIENCE INDIVIDUELLE

Nietzsche prend l'exemple d'un animal occupé à paître paisiblement, dont l'apparente insouciance interpelle l'observateur, attaché à suivre curieusement son mouvement. Cet animal accomplit inconsciemment un certain nombre d'actions qu'il répète sans cesse : manger, courir, se coucher et ainsi tous les jours, dans la suite d'un ordre immuable, fidèle à lui-même. Le regard de l'homme teinté de jalousie, se désole de voir cette bête éprouver un relatif bonheur, auquel lui n'a pas aisément accès :

«Car c'est là ce qu'il veut : n'éprouver comme la bête, ni dégoût ni souffrance, et pourtant il le veut autrement, parce qu'il ne peut pas vouloir comme la bête. Il arriva peut-être un jour à l'homme de demander à la bête : «Pourquoi ne me parles -tu pas de ton bonheur et pourquoi ne fais-tu que me regarder?». Et la bête voulut répondre et dire : «Cela vient de ce que j'oublie chaque fois ce que j'ai l'intention de répondre.» Or, tandis qu'elle préparait cette réponse, elle l'avait déjà oubliée et elle se tut, en sorte que l'homme s'en étonna».⁽⁷⁾

La bête par nature (à supposer que l'homme connaisse suffisamment la psychologie animale) ne semble pas avoir un passé. En aurait-elle qu'elle ne s'en souviendrait même pas. Le souvenir est lié au temps et celui-ci à la conscience. Les sociétés traditionnelles se souciaient peu du passage du temps. Elles le vivaient pleinement et le rappel des temps lointains se

(7) Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles II*, Paris : Garnier-Flammarion, 1998, page 76.

faisaient avec beaucoup moins de tourments et d'insistance. La paix vécue par l'animal est constante. Tout comme est constant le vécu des sociétés primitives. La succession du temps est identique : le passé ressemble au présent et l'avenir adviendra sur le même modèle. Quel besoin d'avoir à prier le passé de revenir. Mais la recherche de la modernité a substantialisé le temps, au sens le plus matériel, en introduisant des ruptures historiques sous leurs formes radicales : oppositions Modernes/Anciens, Réformes et Contre-réformes, Renaissances et Révolutions, autant de tentatives modernes qui participent de la dé-essentialisation de l'homme et du temps par le biais d'une rationalisation mécanique et la dissolution des valeurs. Le temps intervient comme régulateur de ce déséquilibre en incitant l'homme à une recherche d'harmonie avec la nature, loin de l'héroïsme exaltant des faux progrès. En prenant conscience de ce déficit, l'homme se tourne vers l'unique planche de salut qui est le temps, comme moyen unique de rédemption contre les formes de facticité introduites par la mécanisation dont il est le premier promoteur.

CONCLUSION

Le thème du temps abordé dans ce travail s'étend à la conception philosophique et à la littérature. Les religions y voient une main transcendante qui gouverne l'univers par des décrets indiscutables et sa providence. Ainsi fut la conception évangélique de la notion de temps, celle des Pères de l'Eglise. Dans l'univers islamique le temps est double : le divin se superpose au temps humain, le façonne et le sacralise, à telle enseigne que le temps devient Dieu lui-même. Dans la littérature, la poésie et le roman ont exprimé le temps surtout par la durée insaisissable et l'irréversibilité de ses effets. L'homme a toujours cherché l'éternité, souvent d'ailleurs confondue avec le temps même qui l'exprime.